

perdre le traître disciple; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçût le don sacré avec les autres; afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur, et y reposant sur sa poitrine; voilà l'image de ceux qui communient dignement. Ils se reposent sur la poitrine de Jésus: à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes: comme lui ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur maître: et fidèles imitateurs de sa chasteté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être, comme lui, ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion: la disposition où il est, celle où il entre: ô Dieu, quelle opposition! quel effroyable contraste! qui ne tremblerait à cette vue!

XXII<sup>e</sup> JOUR.

Institution de l'eucharistie.

Lisez les paroles de l'institution de la cène, en saint Matthieu, XXVI, 26, 27, 28: en ajoutant les paroles des autres auteurs sacrés, qui sont du même sujet. Pendant qu'ils soupaient; comme ils mangeaient encore (suivant le grec), Jésus prit du pain, le bénit, et, après avoir rendu grâces<sup>1</sup>, le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant: Prenez, mangez; ceci est mon corps, donné pour vous: faites ceci en mémoire de moi<sup>2</sup>. Et prenant la coupe après le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples, en leur disant: Buvez-en tous; c'est mon sang; le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission de leurs péchés: toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi<sup>3</sup>. Voilà tout ce qui regarde l'institution. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur: Ceci est mon corps donné pour vous; saint Paul lui fait dire: Ceci est mon corps rompu pour vous<sup>4</sup>: toujours dans le même sens; il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix: en ce sens rompu et brisé: voilà le corps que Jésus nous donne; le même corps qui allait bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffertes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit: le sang qui sera répandu pour vous; l'original porte: qui est répandu, qui se répand; en temps présent, dans saint Matthieu et dans saint Marc: et sur le corps, le même original porte dans saint Paul: le corps qui est rompu; qui se rompt, pareillement en temps présent. Et, en effet, dans saint Luc, la version porte, aussi bien que l'original: qui est donné, qui se donne: QUOD DATUR, et non pas un futur, sera donné<sup>5</sup>; dans le même sens que Jésus disait: Pâque sera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré<sup>6</sup>; est

<sup>1</sup> I. Cor. XI, 24. — <sup>2</sup> Luc. XXII, 19. — <sup>3</sup> Ibid. 20. I. Cor. XI, 25. <sup>4</sup> Ibid. 24, dans le grec. — <sup>5</sup> Luc. XXII, 19. — <sup>6</sup> Matth. XXVI, 2.

livré, selon le grec: il le va être; l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil pour trouver le moyen de le prendre et de le faire mourir: Et le Fils de l'homme s'en va, comme il a été écrit de lui: mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! est livré, selon le grec<sup>2</sup>. Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte était résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on allait dans deux heures commencer à procéder à l'exécution; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit: tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère: quelle simplicité! quelle netteté dans ces paroles! il ne laisse rien à deviner, à gloser: et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que, selon la force de l'original, il faudrait traduire: Ceci est mon corps, mon propre corps; le même corps qui est donné pour vous: Ceci est mon sang, mon propre sang; le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés. Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec, et fait du temps des apôtres, lit: Ceci est mon propre corps; et que dans la liturgie des Grecs il est porté, que ce qu'on nous donne, ce qu'on fait de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps de Jésus, son propre sang. Voilà la glose s'il en faut. Quelle simplicité, encore un coup! quelle netteté! quelle force dans ces paroles! S'il avait voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il aurait bien su le dire: il savait bien que Dieu avait dit, en instituant la circoncision: Vous circoncierez votre chair: ce sera le signe de l'alliance entre vous et moi<sup>3</sup>. Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre; en sorte que personne n'en doutât jamais: Je suis la porte: celui qui entre par moi, sera sauvé<sup>4</sup>. Je su s la vigne, et vous les branches: et comme la branche ne porte de fruit qu'attachée au cep; ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi<sup>5</sup>. Quand il fait des comparaisons, des similitudes, les évangélistes ont bien su dire: Jésus dit cette parabole; il fit cette comparaison. Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant, ni après, on nous dit tout court: Jésus dit: Ceci est mon corps; ceci est mon sang: mon corps donné; mon sang répandu: voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en le recevant? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit: souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé, et qui ai fait ce testament; qui vous ai laissé cette pâque, et qui l'ai mangée avec vous avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être, comme ayant été livré pour vous; et mon sang comme répandu pour vos péchés; en un mot, si je vous le donne comme une victime: mangez-le comme une victime; et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon

<sup>1</sup> Matth. XXVI, 3. — <sup>2</sup> Ibid. 24. Marc. XIV, 21. Luc. XXII, 22. — <sup>3</sup> Gen. XVII, 11. — <sup>4</sup> Joan. X, 9. — <sup>5</sup> Ibid. XV, 5.

Sauveur! pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! Mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! Femme, tu es guérie<sup>1</sup>: elle est guérie à l'instant. Ceci est mon corps; c'est son corps: Ceci est mon sang; c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici, sans discourir: crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut, dans ta foi, la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. Ceci est mon corps; c'est donc son corps: Ceci est mon sang; c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait: Le corps de Jésus-Christ; et le fidèle répondait: Amen: Il est ainsi: Le sang de Jésus-Christ, et le fidèle répondait: Amen: Il est ainsi. Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore: tout est fait, tout est dit.

XXIII<sup>e</sup> JOUR.

Fruit de l'eucharistie: vivre de la vie de Jésus-Christ.

Ibid.

Mon âme, tu as établi le fondement; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Épanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait; développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offerts. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde, victoire qui vous fait dire: Le monde vous affligera, mais prenez courage; j'ai vaincu le monde<sup>2</sup>.

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez: car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice; par conséquent avec votre amour: je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; je le ressens tel qu'il est: j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah! je vois maintenant, et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine; que vous en avez porté les infirmités pour moi; que c'est pour moi que vous l'avez offerte; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle: maintenant vous

<sup>1</sup> Luc. XIII, 12. — <sup>2</sup> Joan. XVI, 32.

prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier: vous vous l'appropriez, elle est à vous: vous la rendez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre: premièrement pure, sainte, sans tache; secondement, immortelle, glorieuse: je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez; c'est ici votre passage: je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde, rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas: tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre: ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait: je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir: tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation: qu'importe qu'il dise? Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ: je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi: et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et s'est livré pour moi<sup>1</sup>.

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore; si je ressens les injures, je vis encore; si je suis touché du plaisir, je vis encore; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu; je m'en vais: je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi: c'est pour Jésus-Christ que je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. C'est ainsi qu'il faudrait être: c'est le fruit de l'eucharistie: ha! que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

XXIV<sup>e</sup> JOUR.

Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ. Matth. XXVI, 26.

Ceci est mon corps<sup>2</sup>: c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur: son corps n'est pas à lui, mais à nous; notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance, le mystère de l'Époux et de l'Épouse. Il est écrit: Le corps de l'Époux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Époux<sup>3</sup>. Sainte Église, chaste Épouse du Sauveur; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre Époux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles: le voyez-vous, ce corps sacré de votre Époux; le voyez-vous sur la sainte table où on le vient de consacrer? il n'est

<sup>1</sup> Gal. II, 19, 20; VI, 14. — <sup>2</sup> Matth. XXVI, 26. — <sup>3</sup> I. Cor. VII, 4.

plus en sa puissance, mais en la vôtre : *Prenez-le*, dit-il, il est à vous : *C'est mon corps livré pour vous*<sup>1</sup>, vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps : et vous serez deux dans une chair; qui est le droit de l'Épouse, et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure. On n'est pas toujours dans ce chaste embrassement; mais on y est de désir, on y est de droit. *Ainsi*, dit notre Sauveur, *qui me mange demeure en moi, et moi en lui*<sup>2</sup> : il n'y demeure pas pour un moment; cette jouissance mutuelle a un effet permanent : *Qui me mange, qui jouit de moi, demeure en moi* : mais l'union est réciproque : *demeure en moi, et moi en lui*. Que cette union est réelle! que l'effet en est permanent! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance : j'ai reçu ce droit sacré par le baptême; je l'exerce dans l'eucharistie : mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour. *Comme mon Père est vivant, et que je vis pour mon Père; ainsi celui qui me mange vivra pour moi*<sup>3</sup>; il ne respirera que mon amour; il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, *l'amour de Jésus-Christ nous presse, pendant que nous pensons que si un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts; et un seul est mort et ressuscité pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux*<sup>4</sup>.

Prenez donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *Si*, dit-il<sup>5</sup>, *nous sommes transportés en notre esprit, et hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu*. Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi; je m'oublie moi-même : je veux jouir de l'Époux, et de lui seul. *Quoi! je prendrais ce qui est uni avec Jésus-Christ, jusqu'à faire un corps avec lui, pour l'unir à une impudique, et devenir avec elle un même corps! A Dieu ne plaise*<sup>6</sup>! Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais désirs se retirent : *Mon corps uni au corps de Jésus n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon corps*<sup>7</sup>. Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union, qui sont entre Jésus-Christ et son Église, entre l'Époux et l'Épouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on vou-

<sup>1</sup> Luc. XXII, 19; I. Cor. VI, 16. — <sup>2</sup> Joan. VI, 57. — <sup>3</sup> Ibid. 68. — <sup>4</sup> II. Cor. V, 14, 15. — <sup>5</sup> Ibid. 13. — <sup>6</sup> I. Cor. VI, 15, 16. — <sup>7</sup> Ibid. 13.

draît s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps* : dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne; car qu'est-ce aussi que s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit? *Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui*<sup>1</sup>. Il n'a qu'une même volonté, un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : L'esprit suffit : le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit; c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous : c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. *Nous sommes faits participants*, dit saint Pierre<sup>2</sup>, *de la nature divine*; parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux, en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à Jésus-Christ, selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main; qui nous le donne, soit plus pure que la lumière; que votre bouche, qui le consacre, soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. O quel mystère! avec quelle pureté doit-il être célébré! *Le mariage est saint et honorable entre tous; et la couche nuptiale est sans tache*<sup>3</sup> : mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution de la continence, que l'Église a toujours eue en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres; qu'elle a enfin établie, quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu, et d'une manière plus particulière dans l'Église d'Occident, et dans celle de Rome spécialement consacrée et fondée par les deux princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul; l'Église veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui, et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. *Prenez, mangez, ceci est mon corps*; purifiez votre corps, qui le doit recevoir; votre bouche où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est qu'il n'en sorte que des paroles de bénédiction; la pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, la tenir le plus qu'on peut dans le silence; la pureté de la bouche, c'est de désirer le chaste baiser de l'Époux, et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder. Amen! amen!

<sup>1</sup> I. Cor. VI, 17. — <sup>2</sup> II. Pet. 1, 4. — <sup>3</sup> Hebr. XIII, 3.

XXV<sup>e</sup> JOUR.

L'eucharistie est le gage de la rémission des péchés.  
Matth. XXVI, 27, 28.

*Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés*<sup>1</sup>. C'est ici la partie la plus étonnante du mystère, et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque; c'est la coutume; c'est le dessein de ce sacrifice : mais jamais on n'en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. *Moïse*, dit saint Paul, *ayant récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des victimes avec de l'eau, et en jeta sur le livre même et sur tout le peuple, en disant : C'est le sang du testament que Dieu a déjà fait pour vous*<sup>2</sup>. Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes; en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. *Moïse* dit, en jetant le sang des victimes sur le peuple : *Ceci est le sang de l'alliance; à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : Ceci est mon sang de la nouvelle alliance*. C'est donc du sang en l'une et en l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment; car il en est touché par aspersion sous Moïse; et l'aspersion qu'ordonne Jésus, c'est de le boire : c'est la bouche, c'est la langue, qui en doit être arrosée par cette aspersion : *Buvez-en tous*, dit-il, *car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu en rémission des péchés*<sup>3</sup>.

Cette différence des deux testaments est pleine de mystère. Une des raisons qui étaient données aux anciens pour ne point manger le sang, c'est à cause qu'il était donné, dit le Seigneur, *afin qu'étant répandu autour de l'autel, il soit en expiation de nos âmes et en propitiation pour nos péchés; et pour cela j'ai commandé aux enfants d'Israël, et aux étrangers qui demeurent parmi eux, de n'en manger point*<sup>4</sup>. On leur défend de manger du sang, à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés : et au contraire le Fils de Dieu veut qu'on le boive, à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés.

C'est par la même raison qu'il était écrit : *Toute victime qu'on immolera pour expier le péché dans le sanctuaire ne sera pas mangée, mais elle sera consumée par le feu*<sup>5</sup> : et cette observance signifiait que la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi, ceux qui les offraient demeuraient sous l'interdit, et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui était offerte pour le péché. Mais, par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes, et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés, par l'oblation de son corps et l'effusion

<sup>1</sup> Matth. XXVI, 28. Marc. XIV, 24. Luc. XXII, 20. — <sup>2</sup> Exod. XXIV. H. br. IX, 19, 20. — <sup>3</sup> Matth. XXVI, 27. — <sup>4</sup> Levit. XVII, 11, 12. — <sup>5</sup> Ibid. VI, 30.

de son sang, il nous ordonne de *manger ce corps livré pour nous, et de boire le sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission des péchés*; pour nous montrer qu'elle était faite, et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

Goûtons donc dans l'eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : *Bienheureux ceux à qui leurs iniquités sont remises, et dont les péchés sont couverts. Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute point de péché, et qui ne s'impose point à lui-même*<sup>1</sup>, dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés. Et encore : *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses bienfaits. C'est lui qui remet tous tes péchés; c'est lui qui guérit toutes les maladies.... Il ne nous a pas traités selon nos péchés; il ne nous a pas rendu ce que méritaient nos fautes... Autant que le levant est loin du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités*<sup>2</sup>.

Quel repos a une conscience troublée de son crime, et alarmée de la justice divine qui la presse, de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes!

Apprenons que l'eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous. Se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement, et rendre les embrassements entre l'Époux céleste et son Église plus ardents, plus purs, plus intimes.

XXVI<sup>e</sup> JOUR.

Jésus-Christ notre victime et notre nourriture.

*Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*<sup>3</sup>.

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il avait dit auparavant : *comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé*<sup>4</sup> : c'est-à-dire qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que *Dieu a donné son Fils unique* : il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort? Le Fils de Dieu, en qui est la vie et qui est lui-même la vie, peut-il mourir? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très-véritable, très-réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature; et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu voulait, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix, et donné à la mort pour la vie du monde.

<sup>1</sup> Ps. XXXI, 1, 2. — <sup>2</sup> Ibid. CII, 1, 2, 3, 10, 11. — <sup>3</sup> Joan. III, 16. — <sup>4</sup> Ibid. 14.

Dieu donc a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. Il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme; et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chair qu'il avait prise, pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui devaient être accomplies dans la chair de notre Sauveur : l'une, que le Fils de Dieu devait venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable, l'autre, que le même Fils de Dieu devait s'immoler dans la même chair qu'il avait prise, et l'offrir pour nous en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée : il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout à fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'accomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il ? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire que sa chair à manger, afin que, donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu, faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise ! Dieu a trouvé le moyen que, sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre ; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela ? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps*, mon vrai corps, mais sous la figure du pain ; il a pris une coupe pleine de vin, et il a dit : *Ceci est mon sang*, mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière ; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre ; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance ; et l'Église le mange : l'Église le reçoit : comme épouse elle jouit de son corps ; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire ? Dieu a tant aimé le monde : l'amour peut tout ; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu a fait aussi pour nous l'impossible ; je dis

pour nous, car pour lui, il n'y en a point ; tout lui est possible. Mais ce qui était impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre, il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme ; et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vint à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mourait lui-même, dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice, son amour en trouvera le moyen : *Prenez, mangez : ceci est mon corps* : ne vous informez pas de la manière, c'est la substance qu'il vous faut ; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps ; sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez, buvez* : tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent ; c'est à votre foi que je parle ; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps*. Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourrait parler de cette sorte. Souvenez-vous que, sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne, ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait ? Dieu a tant aimé le monde. Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous*<sup>1</sup>. La belle profession de foi ! le beau symbole ! Que croyez-vous, chrétien ? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils ; je crois qu'il s'est fait homme ; je crois qu'il s'est fait ma victime ; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous ? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui le fait. Lui demander un autre comment, c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. *Si vous pouvez croire*, dit-il, *tout est possible à celui qui croit*<sup>2</sup>. Remarquez : *si vous pouvez croire* : toute la difficulté est de croire ; mais si une fois vous croyez bien, *tout vous est possible*. Dieu entre dans les desseins de votre zèle ; et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu : il est en vous-même, il est en votre foi : *Si vous pouvez croire*. Mais Dieu nous aide à croire. *Je crois, Seigneur ! Aidez mon incrédulité*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> I. Joan. IV, 16 — <sup>2</sup> Marc. IX, 22. — <sup>3</sup> Ibid. 2.

XXVII<sup>e</sup> JOUR.

Notre-Seigneur avait promis sa chair et son sang dans l'Eucharistie. Joan. VI, 32, 59.

Pour comprendre tout le dessein du Fils de Dieu dans l'eucharistie, il faut encore écouter ce qu'il en dit en saint Jean, VI. Nous trouverons qu'il y fait trois choses. Il y explique premièrement ce qu'il nous donne ; secondement, le fruit qu'on en doit tirer ; troisièmement, le moyen d'en tirer ce fruit.

Ce qu'il nous donne, c'est lui-même, et c'est sa chair et son sang : et dès qu'il en parle, les hommes s'écrient : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger* ? L'homme raisonne toujours contre lui-même, et contre les bontés de Dieu. Quand Jésus, pour nous préparer au mystère qu'il devait laisser à son Église au jour de la cène, dit qu'il nous donnerait sa chair à manger et son sang à boire, les Juifs tombèrent dans trois erreurs. Ils crurent qu'il leur parlait de la chair d'un homme pur, du fils de Joseph, voilà leur première erreur ; d'une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps, voilà la seconde : d'une chair enfin qu'ils consumeraient en la mangeant, c'était la troisième.

Contre la première : *Je suis*, dit-il, *le pain vivant descendu du ciel*<sup>1</sup>. La chair que nous mangeons n'est donc pas la chair du fils de Joseph ; c'est la chair du Fils de Dieu, une chair conçue du Saint-Esprit, et formée du sang d'une vierge. *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et la chose sainte qui naîtra de vous aura le nom de Fils de Dieu*<sup>2</sup>. QUOD NASCETUR EX TE SANCTUM. SANCTUM, au substantif, pour ceux qui savent un peu la grammaire, et qui entendent la force de ce neutre, c'est-à-dire une chose substantiellement sainte : manière de parler qui fait voir que la sainteté est substantielle en Jésus-Christ. Pourquoi ? Parce que sa personne est sainte par elle-même, par la sainteté essentielle et substantielle du Fils de Dieu. *Et c'est pourquoi*, continue l'ange, *il sera appelé le Fils de Dieu*. Qu'est-ce à dire, *il sera appelé* ? est-ce qu'il ne le sera pas essentiellement, et qu'on lui en donnera le nom par quelque figure ? A Dieu ne plaise ! au contraire, il le sera appelé par excellence. Le Père, qui l'engendre dans l'éternité, l'engendrera dans le sein de Marie : *la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre*, s'insinuera dans son sein ; et la chair que prendra le Fils de Dieu dans le sein de cette vierge sera formée par le Saint-Esprit. Ce sera donc une chair sainte, de la sainteté du Fils de Dieu, qui se l'unit : elle sera pleine de vie, source de vie : vivante et vivifiante par elle-même. Ainsi la première erreur est détruite.

Pour réfuter la seconde, qui consistait à s'imaginer que la vie que Jésus-Christ promettait par sa chair serait cette vie commune et mortelle, il répète, il inculque, dans tout son discours, que c'est la vie éternelle, tant de l'âme que du corps, qu'il nous veut donner : *La volonté de*

*mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour.... Qui mange de ce pain, de cette viande céleste, de ma chair, que je donnerai pour la vie du monde, vivra éternellement*<sup>1</sup>.

Pour détruire la troisième erreur des Juifs, qui s'imaginaient une chair qu'on consumerait en la mangeant, il leur dit : *Cela vous scandalise ? Vous serez donc bien plus étonnés quand vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu*<sup>2</sup>. Comme s'il disait : On mangera ma chair, je l'ai dit ; mais je n'en demeurerai pas moins vivant et moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph ; ni que je vous parle d'une chair qui doit vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle, ni par conséquent d'une chair qui doit être mise en pièces et consumée en la mangeant : *La chair*, en ces sens, *ne sert de rien : c'est l'esprit qui vivifie : les paroles que je vous dis sont esprit et vie*<sup>3</sup>. Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre ; tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire manifestement que dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit ; parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu.

Autant donc que nous désirons la vie, autant devons-nous désirer cette chair qui nous la donne, qui la contient, qui est la vie même. *Il est sorti de moi une vertu ; je l'ai sentie sortir*<sup>4</sup>. C'était une vertu pour guérir les corps : combien plus en sortira-t-il pour vivifier les âmes ? Approchons-nous donc de cette chair, touchons-la, mangeons-la : il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

Il en est de même du sang de Jésus : ce sang est plein de vertu pour nous vivifier ; car c'est le sang du Fils de Dieu, le sang du Nouveau Testament, comme il l'appelle lui-même ; et c'est-à-dire, comme l'interprète saint Paul<sup>5</sup>, le sang du Testament éternel, par lequel le grand pasteur des brebis a été tiré de la mort. Il est donc lui-même ressuscité des morts par la vertu de son sang ; parce qu'il devait entrer dans sa gloire par ses souffrances. C'est par ce même sang, par ce sang du Testament et de l'alliance éternelle, que nous devons aussi hériter de son royaume, et avoir la vie éternelle. Mangeons, buvons, vivons, nourrissons-nous, unissons-nous à la vie par cette chair, par ce sang vivifiant. Il les a pris pour s'approcher de nous. *Ce n'est pas aux anges qu'il a voulu s'unir ; c'est la postérité d'Abraham, c'est la nature humaine, qu'il a voulu prendre. Et parce que les hommes sont composés de chair et de sang, il a voulu aussi être composé de l'un et de*

<sup>1</sup> Joan. VI, 39, 52 et 59. — <sup>2</sup> Ibid. 62, 63. — <sup>3</sup> Ibid. 64. — <sup>4</sup> Luc. VIII, 46. — <sup>5</sup> Hebr. XIII, 20.

*l'autre* : c'est par là qu'il s'unit à nous, et c'est par là qu'il nous sauve. Nous l'avons dit souvent, et il ne se faut point lasser de le dire : cette chair et ce sang sont devenus le lien de notre union avec lui, l'instrument de notre salut, la source de notre vie ; parce qu'il les a pris pour nous ; parce qu'il les a offerts pour notre salut ; parce qu'il nous les donne encore pour nous vivifier. Allons avec une sainte avidité à cette viande céleste : tout y est esprit et vie.

XXVIII<sup>e</sup> JOUR.

La foi donne l'intelligence de ce mystère. Joan. vi, 43, 70.

Ce n'est pas tout de savoir quel don nous recevons de Jésus-Christ, il faut encore apprendre de lui deux choses très-nécessaires ; dont l'une est le fruit que nous en devons retirer, et l'autre est le moyen de le recevoir. Tout cela nous est expliqué dans le même chapitre vi que nous avons commencé. Mais ce qu'il y faut d'abord entendre, c'est que Dieu seul nous en peut donner l'intelligence ; conformément à cette parole : *Ne murmurez point entre vous : personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne le tire*<sup>1</sup>. Afin donc de venir à Jésus, et pénétrer ses paroles, il faut être tiré par le Père. Et qu'est-ce qu'être tiré par le Père, sinon être enseigné de Dieu, comme ajoute le Sauveur : *Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ceux qui ont ouï la voix de mon Père, et qui ont appris ce qu'il leur enseigne, viennent à moi*<sup>2</sup>. Ainsi être tiré de lui, c'est écouter sa voix, et être enseigné par la douce et toute-puissante insinuation et inspiration de la vérité. Quand on est instruit de cette sorte, on ne murmure point de ses paroles ; on les entend, on les goûte : et c'est pourquoi il dit à la fin : *Il y en a parmi vous qui ne croient point ; et c'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne leur est donné par mon Père*<sup>3</sup>. Celui-là donc est tiré à Jésus-Christ, à qui il est donné de croire. Le Père nous tire à Jésus-Christ, quand il nous inspire la foi. Je crois, Seigneur, je crois ; je ne suis pas de ceux qui veulent se retirer de vous, à cause de la hauteur de vos paroles : au contraire, je suis de ceux qui vous disent avec saint Pierre : *Maitre, à qui irions-nous ? vous avez des paroles de vie éternelle : nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu*<sup>4</sup>. Croyez donc et connaissez : croyez premièrement comme vrai enfant de l'Église, docile et soumis, et vraiment enseigné de Dieu. Après avoir été enseigné de Dieu, et avoir été doucement tiré à la foi, vous le serez encore à l'intelligence, autant qu'il est nécessaire pour confirmer votre foi ; et vous direz en toute occasion, mais particulièrement dans la communion : *Nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Heb. II, 14, 16. — <sup>2</sup> Joan. VI, 43, 44. — <sup>3</sup> Ibid. 45. — <sup>4</sup> Ibid. VI, 65, 66. — <sup>5</sup> Ibid. 69, 70. — <sup>6</sup> Ibid. 70.

Ce n'est pas assez ; au jour suivant nous irons plus loin, s'il plaît à Dieu. Prions le Père de Jésus-Christ, qui a bien voulu être le nôtre, qu'il nous tire, qu'il nous enseigne au dedans, qu'il nous fasse entendre sa voix et pénétrer sa parole.

XXIX<sup>e</sup> JOUR.

La vie éternelle est le fruit de l'eucharistie. Joan. vi, 26, 35, 37.

Le même chapitre. Nous y devons trouver deux choses : la première est le fruit spirituel que nous devons tirer de l'eucharistie : la seconde est le moyen d'en tirer ce fruit. Pour le fruit, il est aisé de l'entendre : ce fruit est de nous détacher de la vie, et de nous attacher à Dieu. C'est sur quoi Jésus-Christ s'explique clairement par ces paroles : *En vérité, en vérité, je vous le dis : vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des miracles ; mais parce que vous avez mangé des pains que j'ai multipliés dans le désert, et que vous en avez été nourris. Travaillez, non point à la nourriture qui périt, mais à celle qui ne périt pas, que le Fils de l'homme vous donnera : car c'est celui que le Père céleste vous a désigné, en imprimant sur lui son sceau et son caractère*<sup>1</sup>, et en confirmant sa doctrine et sa mission par tant de miracles. Vous vous expliquez, mon Sauveur ! Votre dessein est de nous détacher de la nourriture et de la vie périssable, qui fait tous nos soins, à laquelle nous travaillons toute l'année ; et transporter notre diligence et notre travail à la nourriture et à la vie qui ne périt point. Enseignez-moi, mon Sauveur : tirez-moi de cette manière admirable, qui fait qu'on va à vous : goûtez-moi de tous les soins qui n'aboutissent qu'à vivre pour mourir : faites-moi goûter cette vie où l'on ne meurt jamais.

Quel miracle faites-vous, afin que nous croyions en vous ? Que faites-vous de si merveilleux ? Il est vrai, vous nous avez rassasiés de pain dans le désert. Mais ce pain est-il comparable à la manne que Moïse a donnée à nos pères, de laquelle il est écrit : *Il leur a donné à manger le pain du ciel*. Le pain que vous nous avez donné était le pain de la terre : et il y a autant de différence entre vous et Moïse, qu'il y en a entre la terre et le ciel.

On voit clairement, par ce discours, qu'ils ne songeaient qu'aux moyens de sustenter cette vie mortelle ; et que ce n'était pas sans raison que Jésus-Christ leur avait reproché leurs désirs charnels. Car ils ne portent point leur pensée plus loin que la manne, dont leurs corps furent nourris dans le désert ; ni ils ne connaissent d'autre ciel, que les nuées d'où elle leur avait été envoyée ; sans songer qu'elle n'avait été appelée le pain du ciel, et le pain des anges, qu'en figure de Jésus-Christ, qui leur devait apporter la vie éternelle. Il se sert donc de l'expression dont

<sup>1</sup> Joan. VI, 26, 27. — <sup>2</sup> Ibid. 30, 31.

l'Écriture se sert pour relever la merveille de la manne, à élever les esprits au vrai pain des anges, à la vérité qui les rend heureux, et qui s'étant incarnée s'est rendue familière et sensible aux hommes pour les faire vivre.

Il leur dit donc qu'il est descendu du ciel ; que qui vient à lui n'a jamais faim, et que qui croit en lui n'a jamais soif ; qu'il est par conséquent le vrai pain<sup>1</sup>, la vraie nourriture des âmes qui viennent à lui par la foi ; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espèrent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même ; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse, et livrée aux sens corporels ; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux ; que la chair qu'il a prise, est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui ; et que pour cela il l'a remplie de la divinité même, par conséquent d'esprit et de grâce, ou, comme parle saint Jean, de grâce et de vérité ; et ailleurs : *L'esprit ne lui est pas donné avec mesure : et nous avons tous reçu de son esprit*<sup>2</sup> ; que de là donc il s'ensuit que nous avons en lui la vraie vie, la vie éternelle, la vie de l'âme et du corps : et non pas précisément en lui comme Fils de Dieu, mais en lui comme Fils de l'homme : car c'est par là qu'il commence. Travaillez à vous préparer la nourriture qui vous sera donnée par le Fils de l'homme : pourvu que vous le croyiez en même temps le pain descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de Dieu, et que vous croyiez que sa chair, par laquelle il veut vous vivifier, est pleine d'esprit et de vie.

Ainsi la fin où il veut venir est de nous faire vivre ; mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps : *C'est, dit-il, la volonté de mon Père, que je ne perde rien de ce que mon Père m'a donné, et que, pour donner la vie au corps comme l'âme, je le ressuscite au dernier jour ; et encore : Vos pères ont mangé la manne, et sont morts : celui qui mangera de ce pain vivra éternellement*<sup>3</sup>.

C'est donc là le fruit de l'eucharistie ; elle est faite pour contenter le désir que nous avons de vivre, et pour cela nous donner la vie éternelle ; dans l'âme, par la manifestation de la vérité ; et dans le corps, par sa glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à désirer ? de vivre ; de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité, de vivre tout entier, de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps ; de ne perdre jamais la vie, de vivre toujours ! j'ai tout cela dans l'eucharistie, j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

XXX<sup>e</sup> JOUR.

Désir insatiable de l'eucharistie. Joan. vi, 34, 40, 47.

Seigneur, donnez-nous toujours ce pain<sup>4</sup> : ce pain dont vous avez dit qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs : et ils expriment par là le désir de toute la nature humaine,

<sup>1</sup> Joan. VI, 33, 35, 48. — <sup>2</sup> Ibid. I, 14, 16 ; III, 34. — <sup>3</sup> Ibid. VI, 39, 40, 50. — <sup>4</sup> Ibid. 34.

ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement : elle veut ne manquer de rien ; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimait la Samaritaine, lorsque Jésus lui ayant dit : *O femme ! celui qui boit de l'eau que je donne n'a jamais soif* : elle répond aussitôt : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau*<sup>1</sup> dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse ; elle ne veut avoir ni faim ni soif ; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue : et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse ? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens ; elle a soif des plaisirs des sens ; elle veut exceller ; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif de richesses ; sa soif est insatiable : elle demande toujours, et ne dit jamais : C'est assez ; toujours plus et toujours plus. Elle est curieuse ; elle a soif de la vérité ; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire : elle en ramasse ce qu'elle peut par-ci par-là, par de bons, par de mauvais moyens : et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif ? venez au pain qui ne périt point, et au Fils de l'homme qui vous l'administre ; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble et la vérité et la vie ; parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph, comme disaient les Juifs, mais du Fils de Dieu. *O Seigneur, donnez-moi toujours ce pain !* Qui n'en serait affamé ? qui ne voudrait être assis à votre table ? qui la pourrait jamais quitter ?

Mais, pour nous piquer davantage du désir d'en approcher, Jésus-Christ nous dit que ce n'est pas une chose aisée ou commune. Il faut être aimé de Dieu, touché, tiré, prévenu, choisi. Voyez combien de ses auditeurs s'en éloignent, combien murmurent, combien se scandalisent ! Ses disciples même se retirent d'avec lui ; il y en a même parmi ses apôtres qui ne croient pas. Plus ces infidèles se rebutent, plus les vrais disciples doivent s'approcher. Venez, écoutez ; suivez le Père qui vous tire, qui vous enseigne au dedans, qui vous fait sentir vos besoins, et en Jésus-Christ le vrai moyen de les rassasier. Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour : car la Sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif*<sup>2</sup>. Hé ! nous venons d'entendre de sa bouche : *Celui qui boit de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif*<sup>3</sup> ; et encore : *Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif*<sup>4</sup>. Il n'aura jamais ni faim

<sup>1</sup> Joan. IV, 10, 11, 13, 15. — <sup>2</sup> Eccli. XXIV, 20. — <sup>3</sup> Joan. IV, 14. — <sup>4</sup> Ibid. 14, 35.